Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [97] (2009)
Heft: 1527

Artikel: Toutes blanches ?
Autor: Pralong, Estelle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-283238

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Black feminism
Voyage en altérité

Parce que nous préférons la journée deS femmeS à la journée de La Femme, nous avons eu envie de vous emmener en voyage. Une occasion de découvrir des visions féministes alternatives venues cette fois d'Outre-Atlantique. Cette incursion dans les féminismes africains-américains n'est pas exhaustive ni forcément représentative. Cependant, le livre *Black feminism* d'Elsa Dorlin – une anthologie de textes issus du féminisme noir – un détour par l'identité métissée des Chicanas ainsi qu'un panorama de la représentation des Afro-Américaines au cinéma, vous permettront d'apprécier la richesse des féminismes. «Nous, les femmes» se décline bien au pluriel, non?

Toutes blanches?

«Le féminisme noir a représenté une véritable révolution politique et théorique pour l'ensemble des féminismes nord-américains et, dans une moindre mesure, européens», affirme la maîtresse de conférence en philosophie* Elsa Dorlin. C'est sûrement pour cette raison que la philosophe a décidé d'éditer une anthologie des textes fondateurs des études féministes noires. Cet ouvrage constitue une belle opportunité de découvrir des visions féministes alternatives propres à élargir nos horizons. *Morceaux choisis.*

* A l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Estelle Pralong

L'histoire du féminisme africain-américain est indissociablement liée à celle de l'esclavage nord-américain. C'est d'ailleurs, selon Elsa Dorlin, de la lutte pour abolir ce dernier qu'est né le mouvement suffragiste américain. Le féminisme noir s'est rapidement retrouvé au prise avec la question perverse de la priorité: droit de vote des Noirs ou droit de vote des femmes? Que choisir, la solidarité avec les féministes blanches ou la loyauté aux hommes noirs? Mais tout d'abord, qu'est-ce que le *black feminism?*

«Par *black feminism*, il ne faut pas entendre les féministes «noires», mais un courant de pensée politique qui, au sein du féminisme, a défini la domination de genre sans jamais l'isoler des autres rapports de pouvoir, à commencer par le racisme ou le rapport de classe, et qui pouvait comprendre, dans les année soixante-dix, des féministes «chicanas», «natives américaines», «sino-américaines», ou du «tiers monde». Ce point de vue donne lieu à des luttes, à une appréhension des rapports de force et à une construction de l'identité politique et féministe, différentes de celles d'autres groupes.» Elsa Dorlin.

Nous, les femmes

Qui est ce nous dans «nous les femmes», se demandent les *black* féministes de la deuxième vague? Ces dernières dénoncent l'ignorance ou l'indifférence – en un mot le racisme – des féministes blanches pour la condition des femmes de couleur et leur expérience de l'oppression patriarcale. Toutes les femmes sont blanches, «car c'est bien au nom de cette féminité blanche, ou plutôt de cette norme racisée de la féminité» que les militant.e.s des droits des femmes se battent. Le sexisme est posé comme un dénominateur commun d'une identité féminine universelle. Pourtant, les rapports de pouvoir – sexe, race, classe – s'imbriquent et modifient le vécu des femmes selon leur position dans l'échiquier social. De plus, le racisme assure la pérennité du patriarcat : «L'adhésion zélée d'une partie du mouvement noir à un idéal hétérosexiste témoigne de la prégnance et de la validité de cet idéal pour la société américaine en général: les privilèges blancs étant perçus comme inextricablement liés à un «ordre sexuel».» Il s'agit de lutter à la fois contre l'oppression raciste, sexuelle, hétérosexuelle et de classe, d'où qu'elles viennent.

La diva des allocs

«Dès la période esclavagiste s'est construit ce mythe du «matriarcat noir»: une forme d'organisation sociale littéralement monstrueuse, dans laquelle l'ordre «naturel» des sexes est inversé. Une organisation sociale où les femmes noires sont présentées comme de «mauvaises» mères, des femmes abusives et castratrices. (...) Dans sa version contemporaine, le mythe du «matriarcat noir» constitue un nœud de pathologies morales, sociales et politiques: taux élevé de divorces, d'unions illégitimes, cycle de la pauvreté et de la délinquance et, du fait de la dépendance envers l'Etat social, ruine de ce dernier. Le matriarcat noir s'articule autour d'une figure emblématique: celle de la *welfare mother* ou *welfare queen* – la diva des allocs. Cette figure est éminemment sexuelle, à la fois surérotisée et survirilisée – ce qui permet d'assurer la pérennité de son effet castrateur sur les hommes noirs, à qui elle interdit de devenir de «vrais» patriarches, c'est-à-dire de «vrais» dominants.» Elsa Dorlin.

Toutes des victimes?

Cette anthologie du féminisme africain-américain présente des visions féministes alternatives. D'où son grand intérêt ainsi que ses remises en question de certains poncifs féministes. Remise en cause de l'historiographie, de la sororité mais aussi de l'adéquation femme et victime:

«L'idéologie sexiste enseigne aux femmes que la féminité implique d'être une victime. Au lieu de rejeter cette équation (qui ne rend pas compte de l'expérience féminine, car dans leur vie quotidienne, la plupart des femmes ne sont pas constamment des «victimes» passives et vulnérables), les féministes y ont souscrit, faisant de la condition de victime le dénominateur commun qui permet aux femmes de s'unir. Le fait de s'identifier comme «victimes» leur permettait [aux féministes] d'abdiquer toute responsabilité dans la construction et la perpétuation du sexisme, du racisme et de l'exclusion sociale, ce qu'elles firent en insistant pour que seuls les hommes soient considérés comme des ennemis.» Bell Hooks.

Points de vue de dominées

Les *black* féministes se sont notamment battues pour faire entendre leur point de vue spécifique. La condition féminine n'est pas unique et universelle. Les femmes sont multiples, n'ont pas les mêmes besoins, ne souffrent pas des même discriminations et n'ont pas forcément la même interprétation de la réalité. Lorsque l'on appartient à un groupe particulièrement discriminé comme celui des femmes de couleur, il est difficile de faire valoir ses expériences et d'accéder à la crédibilité :

«... les études féministes ne doivent pas se réfugier derrière une méthodologie prétendument «objective», derrière un académisme qui a historiquement permis d'invisibiliser l'histoire des groupes les plus dominés, qualifiant leurs expériences, leurs résistances ou leurs pensées et cultures d'inexistantes, d'insignifiantes ou de par trop militantes. ... Ceux qui contrôlent les écoles, les médias et les autres institutions culturelles savent établir la supériorité de leur vision de la réalité sur d'autres interprétations. Alors que leur expérience de groupe opprimé leur donne un regard différent sur le monde, les Africaines-Américaines n'exercent aucun contrôle sur les appareils sociaux qui assurent l'hégémonie idéologique, ce qui rend difficile l'expression de leur point de vue. Aux inégalités de pouvoir entre les groupes correspondent des inégalités dans l'accès aux ressources indispensables pour diffuser ses propres perspectives auprès d'un public élargi.» Patricia Hill Collins.

Le savoir: relatif et subjectif

La production et la validation du savoir ne sont pas des phénomènes neutres ou objectifs, malgré leur prétention à l'universalité. Toute construction et légitimation des connaissances dépend du contexte à partir duquel elle établit des critères et, au final, transmet l'idéologie dominante. Ainsi, les points de vue alternatifs, dont les critères de validation diffèrent du *mainstream,* sont «naturellement» exclus des grands circuits de production et de diffusion du savoir.

«Cette exclusion hors du processus de validation du savoir passe notamment par la promotion de quelques-unes d'entre elles [les féministes noires] à des positions d'autorité dans des institutions de légitimation du savoir: elles sont alors incitées à adhérer aux présupposés sur l'infériorité des femmes noires, partagés par la communauté universitaire et la culture dans son ensemble. Celles qui acceptent ces présupposés ont de fortes chances d'être récompensées par leur institutions, tout en payant souvent cette compromission au prix fort sur le plan personnel. Celles qui les contestent courent le risque d'être ostracisées.» Patricia Hill Collins

Black feminism, Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000, textes choisis et présentés par Elsa Dorlin, L'Harmattan 2008.

Une écriture quasi-hypnotique

Femme, noire et auteure de science-fiction

En matière de lecture, très souvent, «on est» science-fiction. Ou comme moi, «on ne l'est» pas. Sans m'en apercevoir, il m'est pourtant arrivé tout récemment de choisir en bibliothèque un livre de science-fiction. Presque à mon insu, j'ai été intriguée, puis progressivement absorbée par une écriture, un univers, des personnages inhabituels et mystérieux. Ceux d'un recueil de nouvelles *Bloodchild and other Stories.*

Stefania Kirschmann

J'étais tombée sur Octavia E. Butler. Une écrivaine noire américaine de science-fiction. En d'autres mots, une extraterrestre. Personnage hors norme, Octavia Butler a vécu son enfance dans un milieu très défavorisé. Elle s'est pourtant spontanément mise à écrire, dès l'âge de douze ans, de petites histoires se déroulant dans des mondes imaginaires. Très grande et au physique particulier, extrêmement introvertie, elle a néanmoins persévéré, écrivant en dehors de ses heures de travail ou plutôt de petits boulots marginaux. Octavia Butler a fait des études de lettres. Dans les années septante, elle réussit à être la première femme noire à se faire publier dans ce domaine littéraire, monopolisé par une certaine classe d'hommes blancs.

Ce qui frappe chez elle, outre son écriture quasi-hypnotique et ses personnages, ce sont les préoccupations mises en exergue: environnement, science, écologie, problèmes sociaux, spiritualité, espoirs utopiques, tendance autodestructrice de l'être humain. Mais surtout, elle est ouvertement féministe: il est par exemple frappant de constater qu'elle met en valeur des personnages de femmes noires, réutilisant souvent le thème de l'esclavage, et ses sous-thèmes comme ceux liés aux conséquences sociales, culturelles et raciales. L'un de ses romans les plus connus *Kindred* – souvent cité dans les bibliographies de *Black Studies* – raconte l'histoire d'une jeune fille noire qui retourne au temps de l'esclavage.

La plupart des ouvrages d'Octavia Butler sont composés de «cycles» comprenant plusieurs volumes dont certains ont été primés. Seule une petite partie d'entre eux a été traduite en français.

Octavia Butler est brutalement décédée en 2006.

La bibliographie d'Octavia E. Butler est composée de cinq romans du cycle Patternalist, *de trois romans du cycle* Lilith's Brood *(Xénogenèse), de deux Paraboles, et de deux romans isolés* Kindred *et* Fledgling. *Le recueil de nouvelles* Bloodchild and other Stories *aux éditions Paperback a la particularité d'avoir un commentaire de l'auteure sur la genèse de chacune des nouvelles.*